MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 2 (1902), p. 139-162

Émile Galtier

# Sur les mystères des lettres grecques.

*Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

*Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

**Dernières publications**

| | | |
|---|---|---|
| 9782724711219 | *Gateway to Africa. Cultural Exchanges Across the Cataracts* | Valentina Gasperini (éd.), Gihane Zaki (éd.), Giuseppe Cecere (éd.) |
| 9782724711264 | *La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou* | Laurent Coulon |
| 9782724711752 | *Guide du Caire Islamique* | Hadrien Collet |
| 9782724711660 | *Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41* | Adrien Candiard (éd.) |
| 9782724711745 | *Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)* | |
| 9782724711271 | *Du côté de chez Zeus* | Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.) |
| 9782724711677 | *La Description de l'Égypte* | Paul-Marie Grinevald |
| 9782724711714 | *La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne* | Sylvie Ayari |

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

# SUR LES MYSTÈRES DES LETTRES GRECQUES

PAR

M. ÉMILE GALTIER.

M. Amélineau avait autrefois étudié le manuscrit copte qui porte ce titre et démontré qu'il n'avait aucun rapport avec les ouvrages gnostiques [1]. M. Hebbelynck vient d'en publier le texte qu'il a fait suivre d'une traduction [2]. Grâce à cette publication, on peut, dès à présent, se faire une idée exacte de cet ouvrage qui soulève un assez grand nombre de questions : nous ne voulons présenter ici que quelques observations sur plusieurs points particuliers.

## I.

Cet ouvrage se compose de quatre parties : on s'est demandé si la quatrième partie n'était pas une addition postérieure, dûe à un autre auteur : « Par une coïncidence curieuse, cette partie est aussi la plus négligée comme style; c'est celle dans le manuscrit où les fautes sont en plus grande abondance. Ces raisons sembleraient tout d'abord avoir assez de poids pour faire pencher la balance en faveur de l'interpolation ou de l'addition: mais, outre que les fautes plus abondantes peuvent être le fait du seul copiste, le style périodique montre bien encore qu'au fond de la version copte se trouve un original grec, et dès lors, je ne vois pas trop comment aurait pu se faire vraisemblablement cette addition au texte primitif. Quoi qu'il en soit, et de quelque manière qu'on explique cette

[1] *Les traités gnostiques d'Oxford* (*Revue de l'hist. des relig.*, 1890, t. XXI, p. 262-294).

[2] *Les mystères des lettres grecques*, d'après un manuscrit copte-arabe de la bibl. bodl. d'Oxford, texte, traduction et notes, 1 v. in-8°, Louvain, 1902.



BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

coïncidence, il faut avouer que, s'il y a eu interpolation, cette interpolation se fit à une époque où l'on pouvait connaître l'alphabet arabe, et que, s'il n'y a pas eu interpolation, le *Discours* lui-même, tout entier, a été composé à une époque où l'on commençait à connaître cet alphabet [1]. A notre avis, cette quatrième partie ne saurait être regardée comme une interpolation, car elle se rattache étroitement aux trois parties qui précèdent. Cette quatrième partie, où l'auteur « pousse son système jusqu'aux dernières limites de la stupidité », forme avec ce qui précède un tout parfaitement lié et on ne saurait la supprimer sans que la démonstration de l'auteur ne perde de sa force. C'est ce que va montrer une analyse sommaire de l'ouvrage.

L'auteur de ce livre ayant remarqué le passage de l'Écriture où il est dit « Je suis l'alpha et l'oméga » en conclut qu'il y a un mystère dans l'alphabet grec : à force de prières, il en obtint de Dieu la révélation sur le mont Sinaï.

I. — Dieu s'est fait connaître par l'alphabet grec qui renfermait à l'origine vingt-deux lettres; le ξ et le ψ sont une addition dûe à des philosophes qui ignoraient le mystère de ces lettres et ne doivent pas compter. Ces vingt-deux lettres sont le symbole des vingt-deux œuvres de Dieu : on y compte sept voyelles, parce qu'il y a sept créatures douées de voix, et quinze consonnes, parce que quinze objets de la création sont dépourvus de voix; α, β, γ, δ, ε, ζ, η, θ, ι, κ, λ, μ, ν, ο représentent la création du monde, chaque lettre correspondant à une partie différente ; le nombre quatorze de ces lettres est également symbolique. L'auteur examine successivement et en détail chaque lettre.

Les lettres qui suivent représentent le Christ et son église.

II (p. 76). — Ainsi π, par sa forme, symbolise le Christ et l'Église; ρ, la venue de Dieu, le verbe; σ, le monde éclairé par le verbe; τ, la croix; υ, la descente aux enfers et la résurrection; φ, l'ascension; χ, les quatre évangiles; ω, la fin du monde.

III (p. 106). — Ces lettres dérivent de l'alphabet syrien, qui est le chaldéen (p. 107) et cet alphabet est l'œuvre de Dieu (p. 119). Ces lettres se sont

[1] Amélineau, *Rev. de l'hist. des relig.*, page 273.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ensuite répandues en Grèce et en Égypte, et c'est par elles que Moïse, qui était instruit dans les sciences des Égyptiens, a connu le mystère divin de la création.

IV (p. 127). — La création et le Christ sont symbolisés non seulement par la *forme*, mais encore par le *nom* de ces lettres. En effet, nous avons vu plus haut que chaque lettre représente par sa forme un objet particulier; si donc elles étaient dénommées d'après l'objet représenté, leurs noms devraient être tout autres que ce qu'ils sont. Ainsi α, qui représente l'esprit de Dieu (πνεῦμα) ne devrait pas s'appeler α, mais ρυχ (esprit), le δ, qui est la figure du ciel, devrait être appelé *sama* (ciel). S'il n'en est pas ainsi, c'est qu'il y a un motif: c'est que, parmi ces lettres, les unes symbolisent par leur forme les œuvres crées, comme l'auteur l'a démontré plus haut, et que d'autres annoncent manifestement le mystère du Christ (p. 131). Suit une théorie mystique que l'auteur ne nous donne pas comme sienne, mais comme venant des interprètes les plus autorisés et les plus savants dans les langues hébraïque et syriaque, Clément, Denys, Epiphane, Irénée, qui interprètent ainsi les noms des lettres : *alef*, la convenance; *beit*, la maison; *gamel*, remplie de choses élevées, etc. : si on interprète le nom des lettres de *alef* à *vav* on a la phrase suivante : « Le fondement de la maison, remplie de choses élevées, où il y aura un signe, c'est-à-dire la création du monde où viendra Dieu le verbe ». Après cela l'auteur passe aux huit lettres suivantes, dont les noms symbolisent encore le Christ : il est la vie (*zai*), le vivant (*eth*), le bien (*têth*), le seigneur (*iod*), l'ecclésiaste (*kaph*), etc.

Comme on le voit, les idées de l'auteur sont parfaitement liées entre elles : la quatrième partie se rattache étroitement aux trois autres, et sans cette quatrième partie, la démonstration est incomplète. Cette liaison des idées n'est pas très visible dans la traduction de Mgr. Hebbelynck. On y lit (p. 128): « Il nous faut également proposer les images et les formes des lettres de l'alphabet en même temps que leurs noms, images et types et figures des œuvres de la création ». La traduction est : « [Conformément à la loi exposée ci-dessus, à savoir que les peintres mettent à côté de l'image le nom de la chose qu'elle représente] nous aurions dû donner aux lettres d'autres noms (que ceux qu'elles ont), lesquels auraient représenté clairement les œuvres de la création qu'elles symbolisent. »

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ce sens est le vrai, comme le montrent les passages qui suivent et qu'il faut corriger de la manière suivante (p. 129) : « L'*alpha*, figure de l'esprit de Dieu qui allait et venait au-dessus de l'eau, il aurait fallu l'appeler *sôk*, nom qui désigne l'esprit dans la langue des Syriens, ou bien *maî*, car c'est ainsi qu'ils appellent l'eau ». (Il faut corriger ⲥⲱⲕ en ⲣⲱⲕ = רוח l'esprit, en hébreu : le ⲣ a été pris par le copiste ou le traducteur pour un ⲥ.) Et plus loin : « De même ils appellent *bêta* cette lettre qui donne le type de l'abîme et des ténèbres : il nous faut l'appeler *tham*, car c'est le nom de la terre dans cette langue ».

Le texte a : « ⲉⲱⲱⲉ ⲉⲧⲣⲉⲛ†ⲣⲁⲛ ⲉⲣⲟⲩ ⲭⲉ ⲑⲁⲙ· ⲛⲧⲉⲓⲥⲉ ⲅⲁⲣ ⲡⲉⲧⲟⲩⲙⲟⲩⲧⲉ ⲡⲕⲁⲁ ⲉⲛ ⲧⲁⲥⲡⲉ ⲉⲧⲉⲙⲙⲁⲩ ». Traduisez : « Nous aurions dû l'appeler *tham* car c'est le nom de l'abîme dans cette langue ». (*Tham* est l'hébreu תהום, « abîme » ; ⲡⲕⲁⲁ doit donc être corrigé en ⲡⲕⲁⲕⲉ.) Plus loin, il faut traduire : « Le *gamma* qui signifie la terre suspendue (et non surgissant) il fallait l'appeler *ares* [1] ».

C'est donc à tort que M. Hebbelynck prétend (p. 129, n° 1) que dans cette quatrième partie l'auteur s'écarte du but de son traité qui est de nous expliquer le mystère des lettres grecques : il faut bien qu'il nous parle des noms que portent ces lettres dans les alphabets hébreu et syriaque, puisque, selon lui, l'alphabet grec n'est qu'un dérivé altéré de cet ancien alphabet syriaque, dont les lettres sont dûes, dans leurs formes et dans leurs noms, à Dieu lui-même : « Ces lettres elles-mêmes, c'est-à-dire leurs caractères, ont été sculptées par le Demiourge (p. 119). » Comment elles se sont répandues parmi les hommes et comment l'alphabet grec en a été tiré, c'est ce qu'il nous a expliqué au chapitre III.

Une autre preuve que la quatrième partie se rattache étroitement à ce qui précède, c'est que certains passages du chapitre II ne peuvent être compris que si on les rapproche d'autres passages de la quatrième partie. En voici un exemple; l'auteur dit page 103 : « Or, non seulement la lettre *o* (ω) à raison

[1] ⲑⲁⲙ doit être corrigé en ⲑⲟⲙ, l'ⲟ a été pris pour un ⲁ par le copiste. Il est à noter que l'auteur nous donne ici, et c'est une preuve de son ignorance, des mots hébreux comme syriaques; car la lumière se dit en syriaque *nûró*, et ⲱⲣ est l'hébreu אור de même que ⲁⲣⲉⲥ correspond à l'hébreu ארץ. Cette remarque avait déjà été faite par M. Revillout, *Les sentences de Secundus*, 1 vol. in-8°, 1873, Paris, p. 62.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de son caractère, de sa figure et de sa dénomination rappelle l'idée de consommation chez les Syriens et les Hébreux, comme nous l'avons dit; mais le π également et le nom même de cette lettre ont la propriété d'être le type de l'église sainte. » M. Hebbelynck met en note : « Il est regrettable que l'auteur ne nous ait pas expliqué comment, d'après les Hébreux et les Syriens, la lettre ϭ qui, à proprement parler, ne fait pas partie de leur alphabet renferme l'idée de conservation, et comment le π par son nom rappelle l'église sainte. » Mais l'auteur l'explique parfaitement plus loin : l'alphabet syriaque et l'alphabet grec (moins ξ et ψ, additions postérieures) ayant vingt-deux lettres, ces lettres, il l'a remarqué, se correspondent parfaitement au commencement : *alpha* est *alef*, *beta* est *bêth*, *gamma* est *gamal*, *delta* est *dalath*, mais la fin des alphabets ne concorde pas. Toutefois comme le nombre des lettres concorde, il établit sans se troubler, à partir de π la concordance suivante (p. 159) :

π = samech.
ρ = ayn.
ϛ = pê.
τ = saddi, car son nom, celui de *tan* est *saddi* en syriaque (p. 104).
υ = koph.
φ = res.
χ = sen.
ω = tau, ת.

Dès lors, tout est clair : pour l'auteur ω s'appelle *tau* en hébreu et syriaque, et ce mot, selon lui, ou plutôt selon les commentateurs qu'il cite, signifie consommation : ⲑⲁⲩ ⲉⲧⲉ ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲡⲉⲭ. ⲱⲕ ⲉⲃⲟⲗ, (p. 134). L'auteur ne veut pas dire que ω existe en syriaque, il veut dire simplement que les Syriens l'appellent *tau*, ce qui prouve qu'il ne savait même pas l'alphabet syriaque ou qu'il avait de singulières idées sur la concordance des lettres. « L'auteur, dit M. Hebbelynck (p. 160, n. 1), ne paraît pas s'inquiéter du désaccord des dernières lettres, à moins qu'on n'y voie une allusion dans le « signe de contradiction. » Il n'est pas fait ici allusion au signe de contradiction, pas plus qu'il n'y a pour l'auteur de désaccord entre les dernières lettres des divers alphabets ; il le dit en propres termes (p. 160) : « A présent il nous apparaît de nouveau qu'il y a un mystère dans l'alphabet; sinon l'alphabet grec et hébreu, comme nous venons

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de le montrer, ne se prêteraient pas un accord réciproque en ce qui concerne les caractères et les noms. Que si tu es incroyant et rebelle, dis donc pourquoi ces lettres s'accordent ensemble ».

M. Hebbelynck pense que quelques passages dénotent chez l'auteur une certaine connaissance de l'hébreu et du syriaque. Il est vrai que l'on rencontre dans son ouvrage trois ou quatre mots qu'il dit être syriaques, et que l'auteur donne une interprétation des lettres de l'alphabet hébreu (p. 133); mais cette science, il ne la tire pas de son propre fonds, il l'*emprunte* aux mystagogues de l'église. Il nous le dit lui-même (p. 132) : « Tous s'accordent pour interpréter de cette manière les vingt-deux lettres de l'alphabet, suivant l'ordre symbolique que nous allons décrire ». Le tableau de concordance des lettres qu'il a établi plus haut démontre d'une façon évidente qu'il ignorait même la valeur exacte des lettres qu'il cite, puisqu'il se figure que χ correspond à *sen* et ω à *tau* ou en d'autres termes que *sen* est un χ et *tau* un ω. Ce n'est pas précisément de la stupidité comme dit M. Amélineau, mais de l'ignorance.

Les prétendues contradictions que l'on a cru relever dans la quatrième partie n'existent pas; elles portent sur deux points. « Tout d'abord l'esprit qui se promène sur les eaux et qu'a décrit Moïse, n'est plus l'air respirable, mais l'esprit de Dieu, ce qui ne laisse pas que de surprendre un peu, l'auteur ayant été tellement affirmatif dans la première partie [1]. » Mais si l'on examine attentivement tous les passages, on s'aperçoit qu'il y est question de deux choses que l'auteur ne confond nullement : l'esprit divin qui allait et venait sur les eaux, et les éléments constitutifs de tous les corps qui sont au nombre de quatre, dont fait partie l'air ou le vent, auquel il donne le nom de πνεῦμα, dont il se sert aussi pour désigner l'esprit divin. Voici les passages : (p. 22) « Une autre (lettre) représente les abîmes et les ténèbres, une autre représente le vent (ⲡⲉⲡⲛⲁ) et l'eau ; une autre symbolise la lumière... » (P. 29) « Les œuvres que Dieu a produites sont : la première, le premier ciel; la deuxième, la terre inférieure au *noun* (abîme), la troisième, l'eau supérieure à la terre et l'eau inférieure ; la quatrième, l'autre terre, la terre sèche ; la cinquième, le vent qui est [2] sur les eaux, à savoir l'air » (ⲡⲉ ⲡⲉⲡⲛⲁ ⲉⲧⲥⲓϫⲙ ⲡⲙⲟⲟⲩ ⲉⲧⲉ ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲡⲁⲏⲣ). (Page 37) « Il y a quinze œuvres de la création du monde qui

[1] Amélineau, *loc. l.*, p. 286. — [2] La traduction donne à tort : *qui était.*

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

sont... la cinquième, l'eau qui est dans l'univers; la sixième, l'air qui souffle et vivifie » (ⲡⲁⲏⲣ ⲉⲧⲛⲓⲃⲉ ⲁⲩⲱ ⲛⲣⲉϥ†ⲱⲛϩ).

Il n'est, dans tous ces passages, nullement question de l'esprit de Dieu : ceux où il y est fait allusion se trouvent dans les trois premières parties aussi bien que dans la quatrième. (P. 24) « Elle est vraie la divine Écriture de Moïse où il est dit que les ténèbres étaient sur l'abîme, et que le souffle de Dieu (ⲡⲉⲡⲛ̅ⲁ ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ) allait et venait sur les eaux ». (P. 60) « Et l'esprit de Dieu allait et venait sur les eaux ». (P. 110) « Qui donc, avant Moïse, fut capable de connaître l'histoire de la création et de l'esprit de Dieu qui allait sur l'eau au commencement du monde ». (P. 114) « Dans la première des lettres, l'*alpha*, sont figurés l'eau et l'esprit aérien de Dieu qui allait et venait sur elles ». Ce passage est répété dans la quatrième partie (p. 129). L'auteur ne contredit donc pas dans la quatrième partie ce qu'il a dit dans les trois précédentes; ce qui a pu causer l'erreur de M. Amélineau c'est l'emploi du mot πνεῦμα qui désigne tantôt l'air, tantôt l'esprit divin. Examinons la seconde contradiction.

« En second lieu, il est assez curieux d'entendre l'auteur nous dire ici que les Grecs ont inventé le signe ϛ qui exprime le chiffre *six*, car dans la quatrième partie il reproche durement aux Grecs de n'avoir pas voulu garder dans leur alphabet ce signe qu'il appelle *episimon* d'après le grec ancien et qu'il interprète justement par *signe*, le comparant au *vav* sémitique, dont ni les Syriens, ni les Hébreux, ni les Arabes ne se sont défaits [1]. » Nous allons montrer qu'ici encore l'auteur ne se contredit nullement : il dit en effet (p. 112), que lorsque l'alphabet grec eut été emprunté au syriaque, les philosophes insensés qui ne connaissaient point les mystères cachés de ces lettres inventèrent de nouveaux caractères parmi lesquels se trouve celui qui répond au nombre *six* et qui est le *digamma*. Mais dans la quatrième partie, lorsqu'il cherche le caractère équivalent au *vav* hébraïque qui est le signe du Christ, il le retrouve dans une des lettres *primitives* de l'alphabet grec qui existe toujours dans cet alphabet, mais qui occupe une place où elle ne devrait pas se trouver : l'équivalent du *vav* hébraïque n'est pas pour l'auteur le *digamma*, comme le croit M. Amélineau, mais l'*omicron*.

[1] Amélineau, *loc. l.*, p. 286.



BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Voici la concordance des deux alphabets selon l'auteur (p. 156-157) :

| | |
|---|---|
| Aleph..... = α | Hêth..... = η |
| Beth..... = β | Thêth..... = θ |
| Gamel..... = γ | Iôd..... = ι |
| Daleth..... = δ | Kaph..... = κ |
| Ei..... = ε | Lameth..... = λ |
| Vav | Mim..... = μ |
| Zai..... = ζ | Noun..... = ν |

Samech..... = π (cf. plus haut).

Dès lors quelle est la lettre qui correspond au *vav* ? (p. 157) « Dans les lettres grecques, ils l'ont transférée, de manière à en faire la quinzième [1] dans la série des lettres et dès lors ils ne l'appellent plus *vaw*, comme dans les autres langues, ils l'ont appelé *ou*, espérant par là détruire ce qu'elle signifie, à savoir, l'économie de Dieu le verbe. » C'est donc l'*omicron* o qui correspond dans la pensée de l'auteur au *vav* sémitique et non le signe qu'ils ont inventé plus tard pour le nombre six, signe qui ne possède aucune signification mystique : « Ces caractères (inventés par les philosophes) les accusent bien haut, à savoir, ceux qui répondent aux nombres six, soixante, quatre-vingt dix et neuf cents ou neuf centaines. Voici que pas une de ces formes ne donne la figure ou l'image d'une créature de Dieu (p. 112). » La contradiction signalée par M. Amélineau n'existe donc pas [2].

Il faut corriger la traduction du passage suivant, relatif à cette lettre : « Tu as vu que les Grecs ne le possèdent pas (ce caractère) et ne le comptent pas dans l'ordre voulu... » (p. 161), et comprendre : « Tu as vu que les Grecs ne lui donnent ni la *place*, ni la valeur numérique qu'il devrait avoir... ». Il est ici question de l'*omicron* et non du *digamma*. En changeant de place l'*omicron* qui devrait venir immédiatement après ε, les Grecs ont faussé la valeur de tous leurs caractères, de sorte que « six égale sept et que tous les signes, l'un après l'autre sont menteurs » (p. 162), c'est-à-dire que, après la suppression de l'épisimon, le ζ est devenu la sixième lettre quoique sa valeur numérique soit sept et ainsi de suite.

[1] La quinzième en comptant le ξ.

[2] Cf. aussi la page 75, où il démontre que o représente le Christ, parce que 7 est figuratif du Christ et que $o = 70$, c'est-à-dire $7 \times 10$.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

## II.

En quelle langue a été écrit cet ouvrage ? M. Amélineau avait supposé avec raison qu'il avait été écrit en grec et traduit plus tard en copte. Il suffit en effet d'en lire quelques pages pour en être convaincu : on y reconnaît de suite l'allure de la phrase grecque; la page 101 est caractéristique à cet égard; le traducteur copte y a conservé toutes les particules du texte grec et, chose plus curieuse, un pronom relatif au génitif : « C'est pourquoi le *psi* ne figure pas entre le *chi* et l'*omega* dont Dieu nous a tracé le type. Mais (ⲁⲗⲗⲁ) les sophistes grecs ignorants ne comprenant pas ce mystère (ⲡⲓⲙⲩⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ) et n'ayant pas (ⲟⲩⲁⲉ, ce qui est très-grec et suppose un *οὐκ* antérieur) de lumière à son sujet [1], ont placé le *psi* entre le *chi* et cette dernière lettre *oméga;* duquel mystère (ⲟⲩⲡⲉⲣ ⲕⲩⲣⲓⲟⲥ = *οὔπερ μυστηρίου ὁ κύριος*) celui qui en est le maître a dit avec vérité, il a dit le maître (ⲁϥⲭⲟⲟⲥ ⲛⲥⲓ ⲡⲁⲓⲇⲁⲥⲕⲁⲗⲱⲥ ⲉⲧⲉ ⲡⲣⲉϥ†ⲥⲃⲱ ⲡⲉ, il est évident que nous avons affaire ici à l'explication d'un mot grec conservé dans le texte copte et que le traducteur s'est cru obligé d'expliquer; il a dit le *διδάσκαλος*, ce qui en copte signifie ⲣⲉϥ†ⲥⲃⲱ) que la figure de cette lettre représente (ⲥⲩⲙⲁⲛⲉ) la consommation du siècle et le commencement du siècle à venir, l'un (ⲙⲉⲛ) devant périr, l'autre (ⲁⲉ) étant sans fin. C'est pourquoi (ⲟⲑⲉⲛ) les deux cercles de cette lettre ne sont ni (ⲟⲩⲁⲉ) séparés l'un de l'autre, ni (ⲟⲩⲁⲉ) superposés de manière (ϩⲱⲥ ⲁⲉ pour *ὥσʃε*) à ne former qu'un seul cercle : car le dernier jour (ⲡⲉϩⲟⲟⲩ ⲅⲁⲣ)) du siècle actuel est le premier jour du siècle à venir. C'est pour cela donc (ⲟⲛ = *οὖν*) que l'on trouve (ⲱⲁⲕⲟⲉⲛⲧϥ, *εὑρήσεις*) cette lettre dans le huitième des nombres, c'est-à-dire (ⲧⲟⲩⲧⲉⲥⲧⲓⲛ) la huitième centaine, qui est *oméga*, la dernière lettre de l'alphabet. En effet (ⲉⲡⲉⲓⲇⲏ) d'après toutes les écritures divines etc...; et à la suite de ce passage on trouve encore les liaisons suivantes : *γὰρ, ὅθεν, καὶ ταῦτα*, et le tout se termine par une glose incompréhensible si l'on ne suppose pas une traduction du texte grec « ⲁⲗⲗⲁ ⲉϥϫⲟⲕⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗϩⲙ ⲡⲙⲉϩⲱⲙⲟⲩⲛ ⲛⲱⲉ ⲉⲧⲉ ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲱⲕⲧⲁⲕⲟⲥ », mais Dieu l'a terminée (la série des lettres, ⲥⲩⲛⲧⲁⲍⲓⲥ) par la huitième des centaines, qui est *ὀκτακόσιος*.

[1] « N'y trouvant pas de lumière » est inexact.



BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

On trouve dans le cours l'ouvrage un assez grand nombre d'autres passages où des mots grecs sont expliqués en copte, ce qui ne peut s'expliquer que par un texte grec que le traducteur avait sous les yeux. En voici quelques uns :

« Car le nombre parfait et achevé entre tous les nombres est la décade (ⲁϭⲕⲁⲥ ⲧⲉ ⲉⲧⲉ ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲙⲏⲧ) qui est en copte *mêt* (p. 52).

ⲛⲉⲥϩⲁⲓ ⲛⲁⲙⲉⲧⲣⲓⲧⲟⲛ ⲉⲧⲉ ⲛⲁⲓ ⲛⲉ ⲙⲛⲧⲟⲩⲏⲡⲉ ⲙⲙⲁⲩ ⲡⲉ (p. 112) : les lettres *ἀμέτρητα*, ce qui veut dire sans valeur numérique.

ⲁⲩⲱ ⲟⲛ ϩⲛ ⲧⲥⲩⲛⲑⲉⲥⲓⲥ ⲉⲧⲉ ⲧⲥⲓⲛⲕⲱ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲁⲉ ⲛⲛⲥⲧⲟⲓⲭⲓⲟⲛ ⲛⲁⲓ ⲛⲧⲉ ⲛⲉⲥϩⲁⲓ ϥⲕⲏ ⲉϩⲣⲁⲓ ⲛⲥⲓ ⲟⲩⲙⲁⲉⲓⲛ (p. 136). M. Hebbelynck traduit à tort en note : « Dans la synthèse et la proposition ». Il faut comprendre : « Dans la *σύνθεσις* (arrangement) des lettres de cet alphabet, qui est en copte ⲧⲥⲓⲛⲕⲱ ⲉϩⲣⲁⲓ, il se présente un signe. » Et ceci nous explique cette particule ⲁⲉ si étrangement placée dans le texte : le grec avait sans doute : *ἐν τῇ συνθέσει δὲ τῶν στοιχείων.*

Ces gloses ont induit en erreur le traducteur à la page 138 : « Quel être matériel, destiné à périr, est l'incorruptible, dont nous puissions dire qu'il est la vie et l'auteur de la vie? » ⲏ ⲛⲧⲟϥ ⲁⲱ ⲡⲉ ⲡⲁⲫⲑⲁⲣⲧⲟⲛ· ⲉⲧⲉ ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲡⲉⲧ ⲛⲁⲧⲁⲕⲟ ⲛⲧⲉ ⲧϩⲩⲗⲉ· ⲛⲧⲉⲛⲭⲟⲟⲥ ⲉⲣⲟϥ ⲭⲉ ⲡⲱⲛϩ ⲁⲩⲱ ⲡⲣⲉϥⲧⲁⲛϩⲟ. Le sens est : « Quel est l'être corruptible (*ἀφθαρτόν*), c'est-à-dire, en copte, celui qui se corrompra en sa substance, dont nous puissions dire qu'il est la vie? Corrigez : ⲡⲉⲫⲑⲁⲣⲧⲟⲛ.

A la page 140 on trouve encore ⲙⲡⲉⲛⲥⲱⲙⲁ ⲉⲧⲉⲧⲣⲁⲥⲧⲟⲓⲭⲓⲟⲛ· glosé par ⲉⲧⲉ ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲭⲉ ⲟⲩⲏ ϥⲧⲟⲟⲩ ⲛⲥⲧⲟⲓⲭⲓⲟⲛ ⲛϩⲏⲧϥ.

Nous croyons donc pouvoir affirmer avec certitude que cet ouvrage a été primitivement rédigé en grec et traduit ensuite en copte et plus tard en arabe. On sait en effet que les traductions arabes sont les plus récentes, et si on l'ignorait on en trouverait une preuve en ce qui concerne cet ouvrage dans les passages suivants. A la page 126, on rencontre un mot qui a embarrassé le traducteur arabe, il l'a rendu au hasard en se guidant sur le contexte par « non-réjouissantes ». Ce mot qui embarrasse également M. Hebbelynck, est tout simplement un mot grec défiguré; c'est le mot *ἄπορον* (le texte donne ⲡⲟⲣⲟⲛ) le sens est : « A ceux-là (les impies) nous leur avons posé deux questions inéluctables et *insolubles* ». Ce même mot a encore induit en erreur le traducteur à la page 154 : « Je demanderai donc de nouveau à propos de ce caractère écarté

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

par les Grecs, comment cette lettre..... ils ne l'écrivent pas dans leur alphabet, » †ⲛⲁⲫⲓⲛⲉ ⲁⲉ ⲟⲛ ⲛⲥⲁ ⲕⲉ ϩⲱⲃ ⲉⲩⲁⲫⲟⲣⲉⲓ ⲉⲣⲟⲩ ϩⲓⲧⲉⲛ ⲛϩⲗⲏⲛ. Je vais chercher à présent une autre chose au sujet de laquelle les Grecs ne trouvent pas de solution, sont incapables de répondre »; c'est le grec ἀπορῶ, « défiguré ».

## III.

Le troisième point que j'examinerai est relatif à la cosmogonie de l'auteur, cosmogonie qu'il nous fait connaître à propos du delta. Je crois que M. Amélineau se trompe quand il écrit que pour l'auteur il y a *deux* cieux sans compter celui qui est en dessus de l'eau et celui qui fut créé avant eux, le ciel ou est Dieu [1]. » Cela nous ferait donc *quatre* cieux au total. Il me paraît aussi que M. Revillout a tort d'admettre deux terres catachthoniennes : cela nous donnerait avec notre terre à nous trois terres auxquelles il faut ajouter le noun, ce qui donne un total de quatre. Ces chiffres sont complètement en désaccord avec la théorie de l'auteur.

En effet, pour lui le delta est l'image de la Trinité, car il a trois côtés. L'univers figuré par lui dans l'intérieur du delta est aussi l'image de la Trinité, car il renferme *trois* parties supérieures : le ciel du saint au sommet, au-dessous les eaux, et encore au-dessous notre ciel, et trois parties inférieures, la terre cosmique ou habitée, le noun, la terre inférieure. C'est ce que l'auteur dit très nettement à la p. 47 et 48. « De même en haut et en bas, il y a respectivement trois parties. »

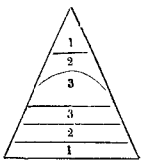
Ces trois parties correspondent en haut et en bas à la Trinité en ce que, de même que la Trinité comprend deux personnes invisibles et une visible (le fils), de même des trois parties supérieures, deux sont invisibles et une visible (le ciel terrestre), au-dessous également nous trouvons deux parties invisibles et une visible (la terre cosmique ou notre terre). Tout cela forme un système fort bien coordonné. Si au contraire on admet deux terres catachthoniennes, l'harmonie est rompue et le mystère de cette lettre est troublé,

[1] Amélineau, *loc. laud.*, p. 282.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

puisque les quatre parties d'en bas ne peuvent plus être le symbole de la Trinité.

M. Revillout[1] ne paraît pas avoir compris la figure que l'auteur a dessinée : il faut se souvenir que les divisions supérieures sont énumérées en allant de haut en bas et les divisions inférieures en allant de bas en haut.




Dans son énumération des lignes, l'auteur n'est pas très-précis, mais c'est qu'il a en vue non les lignes elles-mêmes, mais les espaces qu'elles enferment et qui sont :

1. Le ciel supérieur, 2. Les eaux célestes, 3. Notre ciel.
1. La terre catachthonienne, 2. Le noun, 3. Notre terre.

Ceci est démontré d'ailleurs par les inscriptions que l'auteur a placées à l'intérieur de sa figure et qui sont :

2. ⲡⲁⲓ ⲡⲉ / ⲡⲙⲟⲟⲩ / ⲉⲧⲥⲁⲡⲱⲟⲓ
3. ⲡⲁⲓ ϩⲱⲃ ⲡⲉ ⲡⲉⲥⲧⲉⲣ/(ⲉ)ⲱⲙⲁ [2]
1. Sans inscription : c'est le ciel du saint.

Dans la partie inférieure on lit dans la division 3 :

3. ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲡⲕⲁϩ ⲙⲡⲉ / ⲕⲟⲥⲙⲟⲥ (Ceci est notre terre).
2. Est le noun.
1. ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲡⲕⲁϩ ⲉⲧⲥⲁⲡⲉⲥ(ⲏ)ⲧ / ⲙⲡⲛⲟⲩⲛ (Ceci est la terre inférieure au noun.

Nous croyons donc que le passage de la p. 44 « au dessous d'elle est la double terre inférieure » doit être corrigé, comme le pense M. Amélineau, et qu'il faut lire : « au dessous est la deuxième terre, qui est la terre inférieure ».

Cette théorie une fois admise, nous corrigerons à la page 47 la traduction : « De même en haut et en bas, il y a respectivement trois parties, la mesure (?) (*sic*) et le ciel supérieur, le firmament, et les eaux qui sont entre les deux. » ⲱⲟⲙⲧ ⲛϩⲱⲃ ⲛⲉⲧ ϩⲛ ⲡⲕⲁⲧⲁⲙⲉⲣⲟⲥ· ⲉⲧⲉ ⲡⲁⲓ ⲡⲉ ⲡⲱⲓ (*sic*) ⲙⲛ ⲧⲡⲉ ⲉⲧⲭⲟⲥⲉ ⲧⲉ·] ⲙⲛ ⲡⲉⲥⲧⲉⲣⲉⲱⲙⲁ· ⲙⲛ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲉⲧϩⲛ ⲧⲉⲩⲙⲏⲧⲉ·

[1] *Les mystères des lettres grecques*, p. 46, n° 2.

[2] Je dois la lecture de cette légende à mon collègue M. Lacau.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il faut évidemment corriger ⲡⲱⲓ en (ⲥⲁ)ⲡⲱ(ⲟ)ⲓ et traduire il y a trois parties qui sont en haut (ⲥⲁⲡⲱⲟⲓ) d'une part ⲙⲛ = *μὲν*, le ciel supérieur avec le firmament et les eaux qui sont entre eux, en dessous, d'autre part (ⲥⲁⲏⲉⲥⲏⲧ ⲁⲉ = *δὲ*). Il y a ainsi une correspondance parfaite entre les trois parties inférieures et les trois parties supérieures, et cette division tripartite s'accorde parfaitement avec la théorie de l'auteur. Cet emploi de $\overline{\text{ⲙⲛ}}$ et de $\overline{\text{ⲁⲉ}}$ est très fréquent dans ce texte, par exemple, p. 67, l. 3, ⲡⲧⲁϩⲟ ⲉⲣⲁⲧⲫ $\overline{\text{ⲙⲉⲛ}}$...ⲡⲙⲉⲣⲟⲥ $\overline{\text{ⲁⲉ}}$; on a un exemple de l'orthographe $\overline{\text{ⲙⲛ}}$ à la p. 70, ⲙⲁⲑⲑⲁⲓⲟⲥ $\overline{\text{ⲙⲛ}}$ ⲅⲁⲣ.

Cette cosmogonie ne nous renseigne guère sur la patrie de l'auteur. On a supposé qu'il pouvait bien être égyptien, à propos d'un passage où il parle de la lettre *ro* (p. 92, n. 2), « dont la signification en égyptien rappelle le verbe ou la bouche. Le rédacteur, s'il n'était pas égyptien d'origine, avait une certaine connaissance de la langue égptienne ». Mais cette remarque est le résultat d'une erreur. D'après l'équivalence des lettres établie plus haut, le *ro* grec n'annonce la venue du verbe qu'en tant qu'il est l'équivalent de la lettre syriaque appelée *phi*, c'est-à-dire, selon l'interprétation que l'on en donne, la bouche. Le *ro* égyptien n'a rien à faire ici.

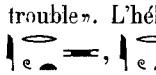
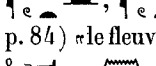
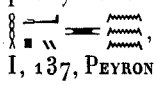
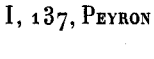
D'autre part, on ne saurait tirer un argument contre une rédaction égyptienne d'un autre passage où, selon M. Revillout, le Nil ne serait pas nommé[1]. On peut faire remarquer que, si le Nil n'est pas désigné en propres termes sous ce nom, il l'est implicitement sous le nom de Djihoun : c'est là, en effet, un des très nombreux noms du Nil [2] : S$^{t}$ Jérôme, S$^{t}$ Ephrem, S$^{t}$ Epiphane

[1] *Les mystères des lettres grecques*, p. 57, n° 5.

[2] Le Nil est appelé Αἴγυπλος par Homère (*Odyssée*, IV, 447 et pass.), Αἰθιοψ par Eschyle (*Prom. ench.*, 807-815); selon Diodore (I, 19), le plus ancien nom est Ὠκεάνης, puis Ἄετος, puis Αἴγυπλος (Champollion, *Égypte sous les Pharaons*, I, 129, lit Ωκεάμης avec l'éd. Wesseling et trad. « le noir »); Tzetzès *ad Lycophr.* (Champollion, p. 128), donne ὠκέανος, ἄετος, αἴγυπλος, Νεῖλος. Diodore donne aussi le nom de Μέλας; de même le pseudo-Plutarque, *De fluviis*, 16; ce nom serait dû à Mélas, fils de Neptune, puis le fleuve aurait été dénommé d'après Ægyptus, fils de Vulcain, et le nom de Nilus serait dû à Nilus, époux de la reine Garmathonê, qui s'y précipita; ces fables n'ont aucune valeur et ont été inventées après coup pour expliquer les noms : elles relèvent de ce qu'on appelle en folk-lore les pourquoi. Le nom de Mélas se retrouve dans Festus (éd. de Leipzig, 1880, p. 124) sous la forme *Melo* (cf. Servius à *Georg.*, IV, 291, *En.*, I, 745, etc.). Selon Denys le Périégète, v. 223, le Nil est appelé Σῖρις en Éthiopie, Νεῖλος après Syène; cf. aussi Eustathe (*Geogr. gr. min.*, éd. Didot, tome II, p. 256) et Aviénus. Steph. de Byzance, sub v. Συήνη, dit qu'on l'appelle Σίρις (*sic*) après Syène.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

identifient unanimement le Djihoun de la Genèse avec le Nil [1]; le *Chronicon Paschale*[2] dit expressément, ποταμον Γηων τον και παχυβατορα καλουμενον Νειλον; les *scalæ* coptes [3] traduisent ⲡⲓⲅⲉⲱⲛ ou ⲕⲉⲱⲛ par Nil, ⲡⲓⲕⲉⲱⲛ, جيحون وهو النيل. Cette opinion est née de la nécessité de rendre compte d'un passage de la Genèse : «Le nom du deuxième fleuve est Gihon; c'est celui qui entoure tout le pays de Coush [4].» Comme l'a montré Letronne [5], on a supposé, mettant à profit une idée propre à l'antiquité classique sur le cours souterrain des fleuves, que le Djihoun ou Nil coulait d'abord sous l'océan Indien avant d'arriver en Ethiopie. Déjà d'ailleurs avant le christianisme une opinion analogue avait cours et l'on supposait que le Nil venait de l'Orient. Arrien [*Anabase*, VI, 1], raconte que lorsque Alexandre arriva sur le haut

Pline (V. 10) dit qu'il prend sa source en Mauritanie, y forme un lac appelé *Nilis*, jaillit en Éthiopie sous le nom de *Nigris*, la traverse sous celui d'*Astapus* (eau des ténèbres), que Reinisch, *Die Nuba-Sprache*, 2 vol., 1879, Vienne, t. II, p. 37, croit retrouver dans le nubien *issi*. Plutarque, *de Is. et Os.*, 32, l'assimile à Osiris, ainsi qu'Elien, 10, 46. Selon Timée le mathématicien, dans Pline, la source du Nil s'appelle *Phiala*. On a tiré l'étymologie de Νεῖλος de νεὰ ἰλὺς (Eustathe, p. 256, et P. J. Maussac, dans Champoll., I, 134), ou du sanscrit *nîla*, «bleu, noir», mot qui aurait été importé par les Perses, ou de l'hébreu נהל, syr. *nahlō*, réfutés par Jablonski, *Panth. Ægypt.*, t. I, p. 155-156. Le Nil est appelé dans la Bible יְאוֹר et יְאֹר, cf. Genesius, *Lex. hébr. et chald.*, 1847, Leipzig, p. 360, pour les renvois aux passages: Smith, *Dict. of the bible*, p. 539, en assyrien, *yaru'u* (Lenormant, *Origines de l'histoire*, t. I, p. 91) ou encore שיחר, שְׁחֹר (Smith, *Diction.*, p. 1309) que l'on rapproche de שְׁחֹר, «être noir, trouble». L'hébreu יְאֹר est l'égyptien , ,  (Brugsch, *Diction. géogr.*, p. 84) «le fleuve»; employé pour désigner le Nil, , d'où le copte ⲓⲁⲣ (ⲟ) (Champoll., I, 137, Peyron, *Lexic. coptic.*, p. 40. M. Schack-Schackenburg, qui a rapproché un certain nombre de mots nubiens de l'égyptien (*Ægypt. studien*, Leipzig, 1883, p. 209-213, 5e cahier), a oublié le nom nubien de ce fleuve, *uru*, cf. Reinisch, t. II, p. 174; ⲓⲁⲣⲟ est le fleuve par excellence, de même qu'en Espagne, l'Èbre, est très vraisemblablement le basque *ibar*, «fleuve», et que les Nyanza, Nyassa, de l'Afrique orientale sont «le lac».

Le Nil est appelé chez les Bedja *behar*, *beher*, de l'arabe بحر ou plus probablement, du tigré *bâher* (cf. le galla, *bhaer*) on l'appelle aussi *u-bhar-u-nafir* que Reinisch, *Wörterb. der Bedauie-Spr.*, Vienne, 1892, p. 181, s'est empressé de rapprocher de l'égyptien , copte ⲛⲟⲩϥⲓ, mais le causatif *se-nafir* «rendre doux», rend ce rapprochement incertain = le fleuve d'eau douce».

[1] Lenormant, *Les origines de l'histoire d'après la Bible*, 3 vol., 1882, t. II, p. 89.

[2] *Chronicon Paschale*, éd. de Bonn, p. 53, l. 12.

[3] Akerblad, *Mémoire sur les noms coptes de quelques villes et villages de l'Égypte* (*Journal Asiatique*, 1834, XIII, p. 358).

[4] *Genèse*, II, 13.

[5] Letronne, *Œuvres choisies*, 2e série, t. I, p. 416, *Sur la situation du paradis terrestre.*

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Indus, les crocodiles et les fèves du Nil qu'il rencontra lui persuadèrent que les sources de l'Acésinès étaient celles du Nil, que ce fleuve, après avoir perdu le nom d'Indus, en traversant de vastes déserts, prenait ensuite le nom de Nil et d'Egyptus et se rendait dans la Méditerranée. Cette opinion a eu cours chez les Arabes : selon Masoudi[1] et Albirouni[2], Al-Djahedh, qui vivait sous Al-Mamoun et ses suceesseurs avait soutenu que le Nil est en communication avec l'Indus : mais cette théorie, qui est contraire à l'opinion généralement admise par les Arabes et suivant laquelle le Nil prendrait sa source dans l'Afrique occidentale[3], ne paraît pas avoir joui d'une grande faveur. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à ces idées empruntées à l'antiquité que les pères de l'Église ont pu identifier le Nil avec le Djihoun et en faire un des quatre fleuves qui sortaient du paradis terrestre.

Cette croyance a passé chez les Arabes. El-Menoufi nous apprend dans le كتاب الفيض المديد فى اخبار النيل السعيد [4], qu'au rapport de Ebn-al-Kim, le Nil est un des principaux fleuves du Paradis. Et plus loin[5] il rapporte l'histoire suivante : d'après Al-Leith-ben-Sa'ad, un homme de la tribu des Beni-l'Aïss résolut de remonter le Nil. Il marcha trente ans, et arriva à une éminence d'or au pied de laquelle était un pavillon, d'où sortait une eau courante qui se précipitait par quatre ouvertures : l'eau qui sortait par la quatrième était le Nil. Il voulut escalader le mur d'où tombaient les eaux, mais un ange l'arrêta : « N'avance pas plus avant, lui dit-il, le lieu où tu aspires à pénétrer est le Paradis et le Nil en descend. » L'auteur ne croit pas un mot de ce conte qu'il appelle ridicule, mais [p. 140], il avoue que les musulmans sont unanimement persuadés que ce fleuve a sa source dans le Paradis au pied du Sedrat-el-Montefa[6].

Mais revenons à l'examen de la cosmogonie de l'auteur. Cette cosmogonie

[1] Masoudi, *Prairies d'or,* éd. B. de Meynard, t. I, p. 206.

[2] Reinaud, *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde,* Paris, 1845, p. 111.

[3] Cette opinion a été empruntée aux Grecs : Herodote, II, 31 ; Pline, V, 10 ; Niebuhr, *Vermischte Schriften,* I, 145. Cf. Vivien de St-Martin, *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine,* 1 vol. 1873, Paris, p. 20, 21, 77.

[4] *Journal Asiatique,* 1837, III, p. 109 de la traduction et 147 du texte.

[5] *Journal Asiatique*, p. 131 de la traduction, p. 157 du texte, Sojuthi, *Ḥusn-al-moḥadhera.* éd. du Caire, 1299, 2 v., t. II, p, 240, donne la même histoire, d'après la même source. De même Jacut, *Geogr. Worterburch,* éd. Wüstenfeld, t. IV, p. 868,

[6] Cf. sur le Sedrat-el-Montefa, *Mirâdj-Nâmeh,*



BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ne lui est point particulière et ne présente aucun élément original. Comme l'a fait remarquer M. Hebbelynck, on la retrouve dans Cosmas Indicopleustès.

Le monde, pour Cosmas, se divise en deux parties : la première, séjour des hommes, s'étend depuis la terre jusqu'au firmament, au-dessous duquel les astres font leurs révolutions : là séjournent les anges qui ne s'élèvent jamais plus haut. La deuxième s'étend depuis le firmament jusqu'à la voûte supérieure, qui couronne et termine le monde. Sur le firmament reposent les eaux du ciel : au-delà de ces eaux se trouve le royaume du ciel, où Jésus-Christ a été admis le premier, frayant la route à tous les chrétiens. On reconnaît là les trois divisions supérieures de notre auteur : notre ciel avec sa voûte, qu'il appelle *στερέωμα*, les eaux qui sont placées au-dessus, et le ciel du ciel. Ces idées se trouvent dans d'autres auteurs sacrés[1], dans Diodore, évêque de Tarse (en 378), dans un livre dont Photius[2] a donné des extraits : « Ce père y combat les partisans de la sphéricité du ciel et de la terre. Il dit dans un endroit : « Il y a deux cieux, l'un visible, l'autre invisible et placé au-dessus, le ciel supérieur fait en quelque sorte l'office de toit, par rapport au monde, comme l'inférieur par rapport à la terre : et celui-ci sert en même temps de sol et de base au premier. » Severianus, évêque de Gabala[3], vers la même époque, parle également du ciel supérieur, qu'il dit être le ciel des cieux de David, et il compare le monde à une maison à double étage, dont la terre serait le rez-de-chaussée; le ciel inférieur, qui sert de lit aux eaux célestes, le plafond; et le ciel supérieur, le toit. Eusèbe de Césarée, dans son commentaire sur Isaïe[4], et l'auteur des *Quæstiones et Responsiones*, admettent la même disposition : c'est tout juste celle qui résulte de la description de Cosmas, puisqu'il se figurait l'intervalle d'un ciel à l'autre comme formant une espèce de compartiment dont le ciel inférieur était le fond et le supérieur le couvercle. On peut en dire autant de S[t] Basile[5]. Il admettait que la surface supérieure du premier ciel est plate, tandis que la surface inférieure, celle qui est tournée vers nous est en forme de voûte.

publié par Pavet de Courteille, 1 v. in-8°, 1822, Paris, p. 11 de la trad., p. 17 du texte onigour où il est aussi question du Nil.

(1) Letronne, *Œuvres choisies*, 2[e] série, t. I, *Opinions cosmogr. des Pères de l'église*, p. 396.

(2) Photius, éd. Bekker, 2 vol, 2. l. 42.

(3) Sever. Gab., p. 215, B.

(4) *Collectio nova Patrum*, t. II, p. 511, B.

(5) *In Hexaem. Hom.*, III, 3, p. 24, A, B.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il expliquait de cette manière comment les eaux célestes pouvaient s'y tenir et y séjourner ».

Il semble que l'on puisse aussi retrouver dans Cosmas les trois autres divisions dont parle l'auteur des Mystères des lettres, notre terre, la terre inférieure et le noun qui les sépare. On trouve en effet dans Cosmas une division tripartite : notre terre, l'océan qui l'entoure, une autre terre qui entoure l'océan et se termine par de hautes murailles supportant la voûte du ciel. On peut en passant remarquer combien ce système cosmologique ressemble à celui des Chaldéens; il y a là plus qu'un rapprochement fortuit, surtout si l'on se rappelle que le maître de Cosmas, dont il reproduit les doctrines était un certain Patrice, originaire de Babylone. On constate l'existence d'une division semblable chez les géographes arabes : pour eux la terre est entourée d'eau et d'une montagne inaccessible appelée Caf [1]. Le fait que, dans la division géographique de la terre en sept climats, l'Iran est placé au centre de la terre, comme l'était autrefois Babylone, semble indiquer une influence des idées chaldéennes. Quoiqu'il en soit, on retrouve dans Cosmas les trois divisions dont il est question à propos du *delta* et il semble que l'auteur n'ait fait que les superposer pour les besoins de sa démonstration, ce qui a pu lui être suggéré par l'idée que l'on avait de la ressemblance de la terre avec un coffre dont le ciel formerait la voûte. Cette idée se retrouve dans Philon, Josèphe, Clément d'Alexandrie; la forme du temple de Jérusalem et tout ce qu'il contenait étaient une image de la structure du monde [2].

[1] « Suivant les uns, la terre a la forme d'une boule ; suivant les autres, elle présente une forme plate. L'opinion la plus probable est que la terre est convexe. Elle s'étend sur un espace de 500 ans de marche, sous la forme d'une moitié de sphère; c'est ce qui fait que le point de milieu est plus élevé que tout le reste. Voilà pourquoi l'île qui se trouve au centre du monde porte le nom de coupole de la terre. Par la même raison les côtés de la terre sont plus bas : cette pente qui a une étendue de 7336 milles est entourée de la grande mer appelée du nom d'Océan : c'est la mer dont l'eau est épaisse et puante, et où il n'est pas possible aux vaisseaux de naviguer. Cette mer est à son tour environnée de la montagne de Caf qui consiste en un bloc d'émeraude verte. Le ciel couvre le tout en forme de voûte ». Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, Paris, 1848, t. I, p. CLXXII. Comparez l'image du monde, tel que se la figuraient les Chaldéens, Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 543. Ce système géographique se retrouve dans le Bundehesh, F. Justi, *Der Bundehesh*, 1 vol. in-4°, 1868, Leipzig, tr. p. 7, texte pehlvi l. 5, p. 13, où le mont Hara Berezaiti remplace le Qaf des Arabes; et cf. chap. XII, p. 12.

[2] Letronne, *l. laud.*, p. 390.



BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La même absence d'originalité se constate dans sa croyance aux quatre éléments (p. 56). « Toute chose est constituée de quatre éléments, à savoir l'air, le feu, la terre et l'eau ». Le sens du passage suivant où il est question de ces quatre éléments a échappé au traducteur (p. 140) : « Celui qui s'est fait ami (*sic*) subsiste lui aussi à l'instar de ces éléments (*sic*) en quatre éléments ». (Les *sic* sont dans la traduction.) Il me paraît que ce passage doit être compris ainsi : « Dieu, qui s'est associé (à nous, ou à un corps) est devenu (en prenant un corps) semblable aux corps humains qui sont eux-mêmes composés de quatre éléments ». C'est une allusion au mystère de l'Incarnation. Cette idée des quatre éléments n'est pas neuve : elle a été empruntée à Aristote. On la retrouve par exemple dans Philon et Origène[1], et jusque chez les Cathares et Sabéens qui, avec Aristote, ajoutent aux quatre éléments le ciel, comme cinquième élément primitif, et dans la physique des Perses modernes[2]. Il est fait allusion à ces quatre éléments dans l'histoire de Saint Thomas[3] : « L'apôtre disait qu'il était conduit par quatre soldats parce qu'il était formé de quatre éléments ».

La date donnée (p. 170) pour l'apparition du Christ sur la terre, correspond à peu près avec la date habituelle : « Au sixième jour de cet âge, le sixième millier d'années, le Christ notre Dieu, la grande voix et la parole de Dieu le père devint semblable à nous ». La date habituelle est 5500 ans : c'est celle que donnent l'Évangile de Nicodème (ch. 29), Josèphe, dans l'*Hypomnesticon* (V, ch. 150)[4] et les chroniqueurs byzantins.

L'expression ⲡⲁⲓ ⲉⲱⲛ est curieuse : on la retrouve dans Origène[5] qui dit que ce n'est que l'*αἰων* ou siècle présent, ou forme actuelle du monde qui a cette durée, car pour lui comme pour d'autres le monde a toujours existé. Cette opinion, que le Messie doit naître 5500 ans après la création a passé chez les

(1) J. Denis, *De la philosophie d'Origène*, 1 vol. in-8°, 1884, Paris, p. 178. Philon, *Quis rerum*, 7; *De somniis*, I, 3, cité par E. Herriot, *Philon le Juif*, 1 vol., Paris, 1898, p. 220.

(2) *Kitab el Fihrist*, éd. Fluegel, 2 v., 1871. Leipzig, t. I, p. 319, dernière ligne. Nicolas, *Note sur l'enseignement en Perse* (*Journal Asiatique*, 1862, XIX, p. 478).

(3) *Histoire de St-Thomas* d'après Abdias, ch. XXIII (Migne, *Diction. des apocryphes*, t. II, c. 1011).

(4) Dans Fabricius, *Codex pseudo-épigr., V. T.* t. II, p. 339.

(5) Denis, *La philosophie d'Origène*, 1 volume in-8°, 1884, Paris, Imprimerie nationale, p. 152.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Musulmans, sans doute par l'intermédiaire d'écrits apocryphes [1] et a été appliquée à Mahomet [2].

La date de la consommation finale qui aura lieu au 7e millier d'années est, comme l'auteur le dit, tirée des soixante-douze semaines de Daniel (IX, 24). Une tradition analogue existait déjà chez les Juifs : selon cette tradition, rapportée par les Talmudistes, le monde doit durer 6000 ans.

La théorie qui fait le fond de son livre, l'explication symbolique du nombre vingt-deux, total des lettres de l'alphabet grec, moins le ψ et le ξ, n'est pas nouvelle. On a souvent cherché des allusions mystérieuses ou des symboles cachés dans des nombres qui sont le pur effet du hasard. Les Arabes eux-mêmes, sous l'influence des idées pythagoriciennes sur les propriétés des nombres ont vu dans le nombre 28 des lettres de leur alphabet le produit des deux nombres mystérieux 4 et 7 ($28 = 4 \times 7$) [3]. Par suite d'idées semblables, les Juifs ont cru que le nombre 22, total des lettres de l'alphabet hébreu, avait un sens caché. Comme l'a fait remarquer A. Jacoby, la cabbale juive mit les 22 lettres en rapport avec la création [4]. L'hérésiarque Mani [5] avait rédigé son évangile suivant l'ordre des 22 lettres de l'alphabet syriaque. On trouve dans Suidas [6], au mot Ἰησοῦς, des traces de cette croyance, dans la légende suivante. Il y avait sous Justinien, un prince des Juifs nommé Théodore; un chrétien de ses amis, nommé Philippe, l'exhortait à se convertir en lui disant : « Je suis persuadé, que lorsque tu te seras bien rendu compte des choses qu'annonce l'Écriture au sujet de l'avènement de Jésus-Christ, tu ne repousseras plus la foi chrétienne ». Le juif lui répondit qu'il savait et que tous les Juifs savaient avec lui que le Christ avait été prédit par la loi et les prophètes, que c'était un secret

[1] Cf. sur l'influence de cette littérature, R. Basset, *La bordah du cheikh el-Bousîrî*, 1 vol., 1894, Paris.

[2] Lidzbarski, *De propheticis, quæ dicuntur, legendis arabicis*, 1 v., 1893, Lipsiæ, p. 54.

[3] T. J. de Boer, *Geschichte der philosophie in Islam*, 1 v. in-8°, 1901, Stuttgart, p. 81. De même Philon prétend que le monde a été créé en six jours, parce que 6 selon les théories pythagoriciennes est le symbole de la perfection. E. Herriot, *Philon le Juif*, 1 v., 1898, Paris, p. 319.

[4] Winter u. Wunsche, *Gesch. der jud. Lit.*, III, 240, cité par Jacoby, *Studien zur Kopt. Literat* dans *Recueil de travaux*, publié par Maspero, t. XXIV, fasc. 1, 2, p. 43.

[5] Kessler, *Mani*, I, 205, cité par Jacoby, *l. laud.* Dans l'ouvrage mandéen, le *Livre d'Adam*, les ch. 23-26 sont divisés d'après l'ordre des vingt-deux lettres de l'alphabet.

[6] Suidas, *Lexicon*, éd. Bekker, 1854, Berlin, p. 523-526.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

que l'on cachait, mais que par amitié pour lui, il allait le lui révéler, et voici quel était ce secret.

Dans les temps anciens, quand le temple de Jérusalem était en construction, une coutume des Juifs voulait qu'il y eût dans le temple autant de prêtres qu'il y a de lettres dans l'alphabet juif et qu'il y a de livres inspirés par l'esprit de Dieu, c'est-à-dire 22. Quand un prêtre mourait, les autres prêtres nommaient quelqu'un en remplacement du défunt, de façon que le nombre 22 fût toujours au complet. Or du temps de Jésus-Christ, un des prêtres mourut : on rejeta successivement tous les candidats; un des prêtres, se levant alors, proposa de nommer à la place du défunt, Jésus, fils de Joseph le charpentier : Jésus fut en effet élu après vérification de sa généalogie. La suite de la légende n'a pour but que d'établir que Jésus est né d'une vierge et qu'il est le fils du Dieu vivant, constatation qui fut mise par écrit sur le registre contenant les noms de tous les prêtres du temple. On reconnaît dans cette histoire les restes de ces croyances au sens caché des 22 lettres hébraïques.

On a déjà rapproché d'un passage de notre auteur où il énumère les 22 œuvres du Christ, un manuscrit grec de Vienne où sont aussi énumérée ces 22 œuvres[1]. M. Jacoby conclut de l'accord partiel des deux textes qu'ils dérivent l'un de l'autre. Il a aussi rapproché des 22 œuvres de la création un autre manuscrit où l'on trouve une énumération semblable, et cherché à établir une correspondance entre l'ordre des œuvres dans le manuscrit grec et les Mystères[2]. Je crois que la conclusion qu'il tire de la comparaison des deux derniers textes doit s'appliquer aussi au premier et qu'il y a eu, soit en ce qui concerne les 22 œuvres du Christ, soit en ce qui conserne les 22 œuvres de la création des rédactions diverses. L'ordre dans lequel étaient énumérées les 22 œuvres pouvait différer, cela importait peu : ce qui importait c'était d'arriver à un total de 22, correspondant aux 22 lettres hébraïques. Je n'ai point trouvé de texte relatif aux 22 œuvres du Christ; mais je relève dans Georges le Syncelle[3] le passage suivant où il énumère les 22 œuvres de la création.

[1] Jacoby, *l. laud*, p. 36.

[2] Jacoby, *Studien zur Koptischen Litteratur* dans *Recueil de travaux*, t. XXIV, p. 194.

[3] Georges Syncelle, *Chronogr.*, éd. de Bonn, 1829, p. 5.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

*Premier jour.* — οὐρανὸν
γῆν
σκότος
ὕδατα
πνεῦμα
φῶς
νυχθήμερον, ὁμοῦ ἔργα ἑπτὰ

*Deuxième jour.* — στερέωμα, ἔργον ἓν

*Troisième jour.* — φανέρωσις γῆς καὶ ἀναξήρανσις, παράδεισος, δένδρα παντοῖα, βοτάναι καὶ σπέρματα ἔργα τέσσαρα

*Quatrième jour.* — ἥλιον
σελήνην
ἀστέρας

Total : 3 œuvres, l'auteur ne le dit pas, mais c'est ce qui résulte de l'addition des autres œuvres.

*Cinquième jour.* — τὰ ἑρπετὰ καὶ τὰ νηκτὰ πάντα, κήτη καὶ ἰχθύας καὶ ὅσα ἐν τοῖς ὕδασι ἔτι τε πετεινὰ ὁμοῦ ἔργα τρία

*Sixième jour.* — τετράποδα
ἑρπετὰ τῆς γῆς
θήρια
ἄνθρωπον ἔργα τέσσαρα

ὁμοῦ τὰ πάντα ἔργα εἴκοσι δύο ἰσάριθμα τοῖς εἴκοσι δύο ἑβραϊκοῖς γράμμασι καῖ ταῖς εἴκοσι δύο ἑβραϊκαῖς βίβλοις καὶ τοῖς ἀπὸ Ἀδὰμ ἕως Ἰακωβ εἴκοσι δύο γεναρχίαις, ὡς ἐν λεπτῇ φέρεται Γενέσει, ἣν καὶ Μωϋσέως εἶναι φασί τινες ἀποκάλυψιν.

Ce texte est également donné par G. Cedrénus (p. 7-9 de l'édit. de Bonn); il n'y a pas non plus de correspondance exacte avec l'ordre donné par l'auteur des Mystères et on ne saurait tirer aucune conclusion du fait que certaines œuvres concordent, car tous suivent en gros l'ordre de la Genèse distribuant comme il leur plait les diverses œuvres pour arriver à un total de 22. Quand aux 22 livres hébraïques dont il est question ici, ils sont énumérés

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

par Nicephore dans sa *Chronographie*, à la suite du Syncelle, p. 786, t. I; pour le canon palestinien, voy. Josephe, *Contre Apion*, I, 8.

En somme l'originalité de l'auteur des *Mystères des lettres grecques* consiste à avoir appliqué ces idées symboliques à l'alphabet grec, ce qui prouve qu'il avait une connaissance grossière, mais exacte au fond de l'histoire de cet alphabet. Ainsi il savait que les lettres ψ et ξ étaient une addition postérieure de philosophes ignorants qui troublaient le mystère de l'alphabet grec, alphabet d'origine divine, puisqu'il dérive de l'alphabet hébreu. L'histoire de l'alphabet grec, telle qu'il se la figure est exacte dans l'ensemble, comme l'avait fait remarquer autrefois M. Revillout. S'il appelle Cadmus un philosophe grec, et Herodote, un sophiste phénicien, il n'en n'est pas moins vrai qu'il sait parfaitement que l'alphabet grec est venu d'Asie et qu'il est d'origine sémitique, ce qui est conforme à la science moderne. M. Amélineau[1] a mal compris la suite des idées de l'auteur quand il affirme que ce dernier veut démontrer que l'alphabet sémitique est conforme à l'alphabet grec : le texte montre que c'est le contraire qui est vrai : « Donc (p. 108) quant à cette langue des Syriens, les 22 lettres qu'elle compte se répandirent et furent l'origine de tous les alphabets[2], jusqu'au temps de la tour et de la dispersion des langues. Au reste ces lettres des Syriens ne sont pas des signes émanés des hommes, mais tracés par la main et le doigt de Dieu, qui grava les caractères de ces lettres sur une table de pierre à l'instar des tables de la loi[3].

Cette table fut trouvée après le déluge par Cadmus, le philosophe grec, et c'est par elle que se répandit la science de la Palestine et de la Phénicie. Ensuite (ΟΘΕΝ et non, *De même*) Herodote, lui aussi le sophiste phénicien fut le premier qui donna à ces lettres le nom de « *grammata.* »

Si donc l'alphabet grec était indépendant de l'alphabet hébreu ou syriaque comme le prétend M. Amélineau, le système de l'auteur serait ruiné puisque

[1] Amélineau, *Rev. hist. de relig.*, tome XXI, p. 285.

[2] La traduction « étaient du domaine de tous les grammairiens » ne rend pas le texte : ΝΡΩΜΕ ΤΗΡΟΥ ΝΓΡΑΜΜΑΤΙΚΟC est la traduction de *οἱ ἀνθρωποι οἱ γραμματικοὶ* et ne peut signifier que les hommes qui connaissaient les lettres de l'alphabet, qui avaient un alphabet.

[3] A la page 107 il attribue à Enoch l'invention de l'écriture. La Genèse n'en dit rien, mais Eusèbe, *Præp. évang.*, IX, 17, y fait allusion; sous le nom d'Idris, il existe aussi chez les Musulmans comme type de science et de prophétie. Cf. Lenormant, *Origines de l'hist.*, I, 222.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

les lettres grecques ne renferment un mystère qu'en tant qu'elles sont un dérivé de l'alphabet hébreu, que Dieu à tracé de sa propre main et dans lequel il a caché tant de mystères.

La prépondérance que l'auteur donne à la langue syriaque, dont il fait la langue primitive, pourrait faire croire qu'il est d'origine syrienne, mais il est à peu près sûr qu'il ne fait que reproduire ici encore d'anciennes traditions. Je ne puis mieux faire que de reproduire ici un passage du savant Quatremère[1] qui montre que ces idées sur l'ancienneté de la langue syriaque ont été fort répandues autrefois. « Masoudi[2] nous assure que le syriaque est la langue la plus ancienne, celle que parlaient Adam, Noé, Abraham. Ailleurs[3] il dit que les hommes qui vécurent entre Adam et Noé se servaient de la langue syriaque; et plus bas il ajoute[4] que l'idiome universel avant la confusion des langues était le syriaque. Abou-l-Faradj[5] assure précisément le même fait. Suivant l'auteur de l'ouvrage arabe intitulé *Ikhwan-al-Safâ*[6], « Adam et ses enfants parlaient entre eux la langue syriaque, ou, d'après une autre tradition, la langue nabatéenne ». Schehab-ed-din Fâsi[7], après avoir parlé de la création du monde, continue en ces termes : « Adam donna à sa femme le nom de *Hawa*, حواء, qui, en langue syriaque, signifie *celle qui a été formée d'un être vivant.* Adam avait reçu de Dieu la connaissance de toutes les langues; mais les enfants de ce patriarche parlaient et écrivaient exclusivement en syriaque. C'est dans cet idiome que furent rédigés les cinquante livres de révélations que Dieu communiqua à Seth ». Plus bas, le même historien s'exprime ainsi[8] : « Houd fut le premier qui parla la langue arabe. Avant lui, la langue syriaque était seule en usage parmi les hommes, et les vingt livres qu'Abraham reçut de Dieu étaient écrits en syriaque ».

Si l'on en croit un historien persan, Haïder-Râzi[9], au moment du meur-

[1] Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens, Journal Asiatique,* 1835, t. XV, p. 241.

[2] *Tenbih*, ms. St-Germain, 337, fol. 51 v°.

[3] *Mouroudj*, t. I, f. 98, r°. (*Prairies d'or,* éd. B. de Meynard, t. II, p. 106).

[4] *Ibid.*, f. 216, [*Ibid.*, t. III, p. 270].

[5] Abul. Faradj, t. I, p. 16.

[6] Ms. ar. 1105, fol. 521 [1105 = 2304].

[7] Ms. arabe 769, folio 4 [cf. *Notices et extraits des Manuscrits*, t. II, p. 125].

[8] *Ibid.*, f. 9.

[9] Ms. de la bibl. de Berlin, fol. 8 [Cette élégie est donnée dans Masoudi, t, I, p. 63, de l'éd. de Meynard].



BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

tre d'Abel, Adam composa sur cet événement une élégie en langue syriaque.

Ebn-Khaldoun, dans ses Prolégomènes historiques [1], mentionne la tradition qui faisait de l'écriture syriaque l'écriture primitive des hommes, et de la nation syrienne le plus ancien peuple du monde : mais cette assertion n'est à ses yeux qu'une opinion fausse, une idée populaire. Tabari [2] assure qu'avant la confusion des langues, les hommes parlaient la langue syriaque. Le patriarche Michel, auteur d'une chronique syriaque dont nous ne possédons que la version arménienne [3] s'exprime en ces termes : « La langue primitive dont se servait Adam est la même qui est en usage aujourd'hui parmi nous autres Chaldéens. En effet Abraham était Chaldéen de naissance et la langue maternelle de ce patriarche, celle qui lui avait été transmise par Eber, ne diffère pas de l'idiome que nous parlons nous autre Syriens, qui sommes Chaldéens d'origine ». Theodoret [4] atteste également que la langue syriaque était la langue primitive du genre humain.

Cependant il n'est pas impossible que l'auteur soit syrien, comme semble l'indiquer son nom de Sabas et ne puisse être identifié avec Saint Sabas comme le veut M. Amélineau, mais il en faudrait peut-être des preuves plus concluantes que l'identité des noms.

Quoi qu'il en soit, l'on peut poser avec certitude les conclusions suivantes. Cet ouvrage qui n'a rien à faire avec les écrits gnostiques, forme un tout dont les parties sont étroitement liées; il n'y a point de contraditions entre la quatrième partie et ce qui précède ; la traduction copte a été faite sur un texte grec; l'auteur de cet ouvrage n'avait aucune connaissance de l'hébreu, ni du syriaque, et n'a rien tiré de son propre fonds ; ses théories sur l'antiquité de la langue syriaque et les mystères cachés dans l'alphabet hébreu ou syriaque faisaient partie d'un fonds d'idées courantes qu'il a mises à profit.

É. Galtier.

[1] Ms. de la bibl. du roi, fol. 217 [t. III, 267 de la trad. de Slane, 3 vol. in-8°, Paris].

[2] Trad. pers., ms. pers. de Ducaurroy, 28, fol. 42 v°.

[3] Arménien, 90, fol. 62.

[4] Theodoret, *Quæst. in Gen.*, t. I, p. 72-73, éd. Schulze.

BIFAO 2 (1902), p. 139-162 Émile Galtier
Sur les mystères des lettres grecques.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net